

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 379-381

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

L'année va finir! L'année va mourir! L'année est morte... et quand on nous lira, 1907 n'existera plus que dans notre souvenir : qu'elle soit remerciée pour tout le bien qu'elle nous a valu, mais ne prétendons pas qu'elle nous ait fait entrevoir l'âge d'or promis, à son de trompe, par les fondateurs du « Zukunftsstaat » ; on nous prendrait pour des hallucinés et des fous. Pour la France et pour l'Italie, en particulier, 1907 ne pourra pas compter pour une des plus belles années de l'ère chrétienne ; l'empereur Tibère, le « bon » roi Hérode et l'« ami » Ponce-Pilate qui tenaient l'assiette au beurre, quand Bethléem vit sortir de son sein le Messie promis aux nations, ne seraient pas trop dépaysés au milieu de nous s'ils revenaient passer quelques semaines sur les boulevards de Londres, de Berlin et de Paris. Ils proclameraient peut-être même, avec tant d'autres qui inondent de leurs larmes leurs gilets brodés, la faillite du Christianisme, comme Brunetière, d'illustre mémoire, proclamait, il y a quelques années déjà, la faillite de la Science... de la Science avec un grand S.

Jusqu'au fin bout de Décembre, le bloc français a servilement obéi aux ordres de Clemenceau : il n'a reculé devant aucune iniquité, il a spolié les morts comme il avait dépouillé les vivants; et son dernier acte a été de faire sortir de l'Hôtel-Dieu de Paris les saintes filles qui avaient gardé, depuis des siècles, le privilège d'y soigner les malades et d'y assister les mourants.

C'est un jour de Noël, on s'en souvient, que la France chrétienne était née au baptistère de Reims; c'est presque à pareil jour que, Clemenceau régna, la franc-maçonnerie a arraché au front de la fille aînée de l'Eglise un des plus beaux bijoux de sa couronne : il fallut des siècles au génie du bien pour édifier ses œuvres, un jour a suffi au génie du mal pour les détruire et les bouleverser.

La nation soeur, l'Italie, mère des arts, elle qui doit tout à la religion de Pierre, de Raphaël et de Michel-Ange, ne veut pas être vaincue par la France ; il semble que la civilisation qui a fait sa splendeur, pèse à ses épaules, et elle se démène, sous le fouet de ses nouveaux maîtres, l'« Asino » en tête, pour secouer le joug suave et léger du Christ Jésus ; trop faible encore pour remanier l'œuvre de 1860 et se coiffer du bonnet phrygien, elle a applaudi

le geste du peuple romain qui vient d'offrir à un certain Nathan, dont le nom indique l'origine assez clairement, la première magistrature de la Ville Eternelle : ce n'est pas mal trouvé, et comme défi à l'opinion publique, il y en a peu d'aussi scandaleux dans l'histoire. Et ce n'est là, paraît-il, qu'un commencement.

Peut-être que l'Allemagne nous consolera des errements des nations latines ! On pourrait, on devrait du moins s'y attendre de la part du peuple qui marche sous le regard quasi illuminé de Guillaume le Voyageur. Eh bien non, il faut en démordre ! Ce que Bismark a fait pour l'Alsace, et Dieu sait s'il y est allé de gaîté de cœur, M. von Bülow le recommence pour la Pologne. Il l'écrase, il la réduit en esclavage, il l'exproprie. Un député d'Alsace, le vaillant abbé Wetterlé, de Colmar, a essayé de faire comprendre au Chancelier et au Reichstag l'injustice de leur conduite à l'égard des Polonais. Sienkiwitz, l'auteur de « Quo vadis », a jeté un cri de protestation contre les menées du gouvernement prussien : ni l'un ni l'autre n'ont rencontré, jusqu'ici du moins, que l'indifférence et l'opiniâtreté. Le lion, après tout, aurait tort de se gêner, puisqu'il est le plus fort et que le droit du plus fort reste le meilleur. Que le peuple se révolte, s'il l'ose : il y a des canons à Berlin, comme il y en a à Pétersbourg ; et la France, qu'on rencontrait autrefois en face de tous les tyrans pour les faire capituler, a bien autre chose à faire que de s'occuper de ces « bêtises »-là !

Du reste, la France demeure avec son affaire du Maroc sur les bras ! Des soldats s'y font tuer, des diplomates s'y intéressent pour faire cesser cette campagne dont on ne comprend pas encore la nécessité : rien de fait. Le gouvernement français ne sait que faire : il se contente de gagner du temps.

Et si nous voulions passer ainsi en revue les peuples qui nous entourent, ou bien même ceux qui se trouvent au delà des mers, nous retrouverions partout, plus ou moins, la même fièvre, la même folie, la même insécurité. Des affaires ! Des plaisirs ! Des krachs ! Des révoltes ! Aux Etats-Unis, en Perse, ailleurs, partout c'est la même chose : le détraquement est général.

Si encore on voulait reconnaître qu'il y a un remède à ce malaise universel, et que ce remède se trouve dans l'application des principes chrétiens, il y aurait quelque espoir d'en sortir ! Mais c'est tout le contraire qui arrive. Nous n'en voulons d'autre preuve que ce qui vient de se passer à Lausanne où, à l'occasion des funérailles de quelques victimes du travail, et en présence des autorités, quelques hommes égarés par les doctrines anarchistes ou quasi anarchistes, ont fait couler des flots de haine et de mépris

sur tout ce qui mérite l'honneur et le respect. Un seul discours sur six reflétait le calme et en quelque sorte la résignation ; mais l'idée supérieure, l'idée chrétienne aurait été absolument bannie de cette scène tragique, s'il ne s'était trouvé là un prêtre, le Curé de la ville, pour faire entendre au dessus de ces six cercueils, les prières de l'espérance et de la foi. Et c'était bien l'image de notre société actuelle qui ne voudrait de la vie que pour en jouir et qui n'accepte que par une certaine habitude l'intervention de la religion dans ses plus austères manifestations. Devant de tels spectacles le cœur tremble d'effroi ou de pitié.

Le pire de tous les maux serait encore de désespérer et nous n'en avons pas le droit. On l'a dit, et nous le croyons, nous vivons à une époque de transformations profondes, et il est facile de le reconnaître aux secousses qui nous font trembler. Les lois du monde physique se reproduisent, se retrouvent en quelque sorte dans le monde moral, et sous la diversité de phénomènes on n'a pas de peine à sentir la main qui gouverne toute chose. Il y a des périodes sociales, comme il y a des périodes géologiques, où les ruines ne sont jamais complètes et où les parties qui survivent servent à de nouvelles réorganisations. Malgré nous, nous sommes entraînés dans ce travail de reconstitution, et il ne tient qu'à nous d'y jouer un rôle digne de nous. Il n'y en a qu'un qui peut sauver ce qui périclète, et c'est Celui-là même qui nous retrouve, cette année encore, groupés autour de son berceau. Versons à ses pieds les larmes que nous aurions de la peine à refouler, mais, à cause de Lui, reprenons courage et confiance en l'avenir. Saluons, dans ce sentiment, l'année nouvelle, et, prêts d'avance au sacrifice et à la lutte, demandons au Sauveur des hommes qui combattent pour le droit, pour la justice, pour la liberté. Tâchons d'être de ces hommes-là et gardons à nos foyers l'Etoile qui a conduit les peuples aux pieds du Roi que le cruel Hérode a voulu faire périr, gardons-Le : Il nous gardera !

L. W.